Explorer les marges de l'histoire par la fiction : *La Mulâtresse Solitude* d'André Schwarz-Bart

Amandine Randouyer
Le Mans Université, 3L.AM

Mots-clefs : littérature française, André Schwarz-Bart, esclavage, féminité noire, héroïsme

Résumé : Cet article se propose d'interroger le cheminement d'une actrice de la lutte contre l'esclavage aux Antilles, la mulâtresse Solitude, en tant que figure historique, œuvre littéraire et personnage de roman tout à la fois, depuis les marges de l'oubli jusqu'à la reconnaissance dont elle jouit aujourd'hui. Presque absente des discours historiographiques, elle devient un personnage littéraire sous la plume de l'écrivain André Schwarz-Bart, qui contribue à faire de Solitude un symbole de la résistance et un emblème guadeloupéen.

Solitude ; un nom qui renvoie à l'isolement et à l'exclusion. C'est aussi un nom important pour la Guadeloupe, celui d'une ancienne esclave qui a participé à la lutte contre le rétablissement de l'esclavage décidé par Napoléon Bonaparte en mai 1802. Figure liée au passé esclavagiste de l'ancienne colonie française, Solitude est cependant un personnage méconnu, à peine mentionné dans quelques ouvrages d'histoire, lorsque l'auteur français juif André Schwarz-Bart écrit et publie son roman *La Mulâtresse Solitude* en 1972 dans lequel il propose un récit fictionnel de la vie de cette femme marronne[1] qui s'est battue contre les troupes dirigées par le général Richepance et celles de Malgloire Mélage, aux côtés des insurgés sous le commandement de Louis Delgrès. Les environ trois-cents insurgés assiégés à Matouba se donnent la mort en faisant sauter l'Habitation d'Anglemont. Solitude, alors enceinte, survit à l'explosion et est arrêtée ; elle sera maintenue en vie jusqu'à son accouchement, et exécutée après la naissance de son enfant, destiné à l'esclavage[2]. À partir de ces quelques éléments historiques, André Schwarz-Bart propose un portrait imaginé de Solitude : le roman, divisé en deux parties, retrace tout d'abord la jeunesse de l'Africaine Bayangumay, capturée dans son village puis acheminée jusqu'en Guadeloupe. Violée sur le navire négrier, elle donne naissance sur la plantation à une fille. C'est ensuite le destin de cette enfant, qui deviendra Solitude, que raconte la seconde partie de l'œuvre, jusqu'à la fin tragique de cette actrice de la lutte contre le rétablissement de l'esclavage.

Ce n'est qu'environ quarante ans plus tard que cette figure autant que le roman éponyme qui la fait connaître sont redécouverts et réhabilités, après une période d'oubli et de déconsidération. Il s'agit donc d'interroger, à travers le cas de ce personnage historique et de cette œuvre contemporaine, comment le roman longtemps délaissé et le personnage de marginale que met en scène André Schwarz-Bart invitent à la redéfinition des marges historiques et littéraires au sein desquelles ils se situent. Nous examinerons les raisons de l'absence de Solitude dans le discours historiographique officiel avant d'étudier la manière dont l'auteur dépeint cette héroïne dans son roman, pour finalement voir comment cette œuvre littéraire, pourtant mal reçue à sa parution, a contribué à faire connaître et reconnaître cette figure historique désormais hissée au rang d'emblème national guadeloupéen.

I. La mulâtresse Solitude, une figure longtemps oubliée du passé guadeloupéen

Une marginalisation multifactorielle : histoire, couleur, genre

En dépit du rôle qu'elle a pu jouer dans les affrontements de 1802 suscités par le rétablissement de l'esclavage en Guadeloupe, où il avait été aboli en 1794, la figure de Solitude est demeurée longtemps ignorée. De multiples éléments peuvent être convoqués pour expliquer que ce personnage soit resté dans l'ombre jusqu'au début du XXIe siècle, à commencer par la politique d'oubli et de refoulement du passé colonial français qui a prévalu dès l'abolition de l'esclavage en 1848. Ce silence jeté sur

[1] Le marron est un esclave fugitif. Les marrons se réunissent parfois en communautés, aux marges de la société coloniale. Cf. COTTIAS, 2021.
[2] ABRAHAM, PINEAU, 1998.

l'esclavage est alors envisagé comme une condition de l'intégration des départements d'Outremer à la métropole : pour mieux assimiler ses anciennes colonies, la France a privilégié l'élaboration d'un récit historique commun taisant l'épisode clivant de l'esclavage, privant par là-même ses victimes de reconnaissance, d'une réparation et de la possibilité de connaître leur histoire.

À partir des années 1990, dans le sillage des travaux autour de la mémoire de la Shoah, quelques événements phares ont permis l'émergence de la question du passé colonial et esclavagiste en France, en particulier la loi Taubira de 2001 qui reconnaît l'esclavage transatlantique comme un crime contre l'humanité. Elle demande l'intégration de ces épisodes du passé dans les programmes scolaires, instaure la commémoration de l'abolition de l'esclavage chaque 10 mai, consacre la date du 23 mai aux victimes de l'esclavage : ces thématiques reviennent alors dans les débats, dans les travaux des chercheurs, dans les manuels scolaires. L'exploration de la mise en avant du passé esclavagiste et colonial dans les espaces publics en France rend compte d'une volonté contemporaine d'élaborer une mémoire de l'esclavage, mais laisse également entrapercevoir toutes les difficultés et controverses que suscite cette entreprise[3]. Françoise Simasotchi-Bronès, qui témoigne dans l'article « Littératures francophones et esclavage transatlantique » de ce même refoulement du sujet de l'esclavage en France, affirme que l'émergence tardive de l'histoire des Antilles françaises est celle d'un discours colonialiste qui s'accompagne de la consécration de figures aujourd'hui controversées[4]. Seul le point de vue du peuple colonisateur est relayé, et non la perspective des colonisés, qui reste occultée, de sorte que les figures de résistants et de résistantes comme la mulâtresse Solitude demeurent dans l'ombre.

Solitude appartient à une histoire longtemps tue, et relève du camp des vaincus et des victimes, invisibilisés dans les discours historiographiques. Cette marginalité est renforcée, dans le cas de la figure qui nous intéresse ici, par la condition de Solitude, femme et mulâtresse, victime donc de l'« articulation des oppressions[5] » dont les femmes noires sont l'objet.

> Les femmes noires ont toujours montré que racisme et sexisme étaient intimement liés. Elles ont démontré les interactions entre représentations, lois, exploitation, racisme et pratiques sociales et culturelles, que la construction du *genre* est traversée par la *race* et la *classe*[6].

Une figure féminine de la lutte contre l'esclavage comme Solitude en Guadeloupe est ainsi plus susceptible d'être ignorée que ses homologues masculins. Arlette Gautier souligne dans l'ouvrage *Les Sœurs de Solitude* le fait que les représentations de la résistance à l'esclavage mettent d'ordinaire en scène les hommes

---

[3] NICOLAS, 2009, https://journals.openedition.org/echogeo/11300, et RIEUCAU, 2022, https://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/dossiers-thematiques/patrimoine/articles/odonymie-et-controverses .

[4] SIMASOTCHI-BRONÈS, 2013, https://journals.openedition.org/diasporas/282 .

[5] NOËL, 2024, 53.

[6] VERGES, 2021, 32.

noirs. La croyance selon laquelle la femme noire n'aurait pas cherché à résister à l'esclavage a plusieurs racines, parmi lesquelles l'idée que l'héroïsme est essentiellement masculin, que les femmes acceptent mieux leur condition d'esclave, voire même que les traitements dont elles sont l'objet sont moins durs. Arlette Gautier affirme que « les mêmes critères ne sont pas appliqués aux deux sexes, les hommes sont loués et les femmes toujours suspectées[7] » lorsqu'il s'agit de résistance. Ainsi, les femmes ayant pris part aux luttes révolutionnaires ont été longtemps invisibilisées, et Solitude est restée longtemps effacée de la mémoire et de l'histoire de l'esclavage.

Genèse du roman d'un cycle antillais : l'invention de la vie de Solitude

De nombreux écrivains contemporains ont à cœur de faire entendre la voix des dominés et des marginalisés de l'histoire à travers le recours à la fiction. Ils sont donc soucieux de réécrire le passé depuis la perspective et l'expérience des esclavisés[8], en marge de l'histoire officielle. Pour ce faire, ils cherchent des manières inédites de reconstituer l'histoire longtemps refoulée de l'esclavage, en mettant l'esclavisé au cœur du récit et en réaffirmant son humanité. Les enjeux de cette entreprise sont politiques, éthiques, sociaux, mais aussi littéraires. Tout comme les territoires français ultramarins sont perçus comme périphériques et donc secondaires par la métropole, la littérature qui s'y produit et qui traite des réalités locales est elle-même marginalisée au sein de la littérature française. Françoise Simasotchi-Bronès rappelle la distinction entre littérature francophone et littérature française, qui mobilise l'opposition entre le centre et ses périphéries, afin de maintenir ces marges « dans une altérité tangible et pérenne[9] ». Les œuvres antillaises sont donc porteuses de revendications multiples, et en particulier lorsqu'elles choisissent d'aborder le sujet, longtemps mis de côté, de l'esclavage.

Le roman d'André Schwarz-Bart, au sein même de cette littérature marginale, se distingue ; ce texte, qui fait émerger de l'ombre une figure oubliée de l'histoire guadeloupéenne et de la résistance noire, est écrit par un Juif métropolitain. André Schwarz-Bart (1928-2006) est issu d'une famille juive dont plusieurs membres ont été déportés lors de la Seconde Guerre mondiale, événements qui influencent fortement sa production littéraire. Il écrit un premier roman, *Le Dernier des Justes* (1959), qui retrace le destin d'une famille juive sur plusieurs générations, depuis le Moyen-Âge jusqu'à la Shoah, dont la parution vaut à son auteur d'être le lauréat du prix Goncourt. À partir des années 1950, André Schwarz-Bart commence à côtoyer la communauté antillaise de Paris[10] et perçoit une affinité entre ce peuple et le sien. Ces deux conditions, juive et noire, s'entremêlent à travers son projet littéraire, en particulier dans le roman *La mulâtresse Solitude*. Marine Piriou rappelle dans un article portant sur

[7] GAUTIER, 2010, http://books.openedition.org/pur/128499 .

[8] Le terme « esclavisé » est de nos jours préféré à celui d' « esclave », met l'accent sur le processus de réduction en esclavage subi par un individu, permettant d'éviter l'essentialisation de la condition d'esclave de la personne noire, bien trop souvent comprise comme une identité intrinsèque et immuable.

[9] SIMASOTCHI-BRONES, *op. cit*.

[10] Parmi lesquels Serge Patient, Yvan Labéjof, Édouard Glissant.

cette œuvre que celle-ci se trouve « à la croisée des trois voix de son auteur-narrateur, juive par filiation, occidentale par naissance, et antillaise par identification[11] », comme le manifeste tout particulièrement l'épilogue du roman : l'auteur clôt son œuvre sur la mise en rapport de deux lieux de résistance faits lieux de mémoire, les ruines de l'Habitation Danglemont et celles du ghetto de Varsovie, suscitant un jeu d'échos entre l'histoire noire et l'histoire juive[12].

C'est en 1963 qu'André Schwarz-Bart découvre la figure de Solitude dans des livres d'histoire de la Guadeloupe[13], qui lui consacrent à peine quelques lignes. Son projet de roman connaît ensuite plusieurs évolutions, des remaniements dont témoignent les manuscrits de l'auteur[14] : l'écrivain décide d'élaborer un portrait de femme, Solitude devenant la première de cette lignée de figures féminines qui constituent finalement le cycle de romans antillais co-écrit avec son épouse, elle-même écrivaine guadeloupéenne. Les sources à partir desquelles André Schwarz-Bart reconstitue le personnage de Solitude sont rares et lacunaires. Le romancier reproduit, en épigraphe dans son œuvre, un extrait de l'ouvrage *Histoire de la Guadeloupe* de l'historien Oruno Lara, publié en 1921 : « La mulâtresse Solitude allait être mère ; arrêtée et emprisonnée, elle fut suppliciée dès sa délivrance, le 29 novembre 1802[15] ». L'insertion de cet extrait au sein du roman instaure un jeu entre la fiction et l'historiographie, qui se répondent et s'alimentent mutuellement. Car *La Mulâtresse Solitude*, en dépit de l'ancrage historique des événements qu'elle décrit, est bien une œuvre de fiction. Simone Schwarz-Bart, épouse de l'auteur et écrivaine guadeloupéenne, affirme ainsi : « André construit à Solitude une biographie mythico-historique imaginaire[16] ». La mention des quelques lignes de l'ouvrage d'Oruno Lara permet de signaler l'évocation de Solitude au sein d'une étude historiographique, mais donne surtout à voir la dimension lacunaire des connaissances autour de cette figure : la concision de la citation témoigne d'un manque de données historiques et du peu de cas fait du personnage de Solitude par l'histoire officielle. Le recours à la fiction vise donc à combler de tels vides, en dépassant les limites des travaux historiographiques d'où le roman tire sa matière première. André Schwarz-Bart invente dans la première partie de son roman le personnage Bayangumay, femme diola, mère de Solitude :

> Il était une fois, sur une planète étrange, une petite négresse nommée Bayangumay. Elle était apparue sur terre vers 1750, dans un paysage calme et compliqué de delta, en

[11] PIRIOU, 2011, 64, https://www.jstor.org/stable/41445088 . Cette hybridité explique sans doute l'incompréhension suscitée par le roman à sa parution.

[12] Déportement des esclavisés à bord des négriers et déportation des Juifs à bord des trains, système esclavagiste et camps de la mort ; le roman dans sa version finale ne laisse que deviner ces parallèles sous-jacents (cf. ROVERA, 2021, http://journals.openedition.org/coma/6673).

[13] André Schwarz-Bart, dans un article paru dans *Le Figaro littéraire* en 1967, mentionne *La Guadeloupe, 1492-1848* (1962) de l'historien Henri Bangou.

[14] Cf. ROVERA, art. cit.

[15] SCHWARZ-BART, 1972, 7.

[16] PLOUGASTEL, SCHWARZ-BART, 2019, 159.

> une contrée où se mêlaient les eaux claires d'un fleuve, les eaux vertes d'un océan, les eaux noires d'un marigot – et où l'âme était encore immortelle, dit-on[17].

Le narrateur, en cet incipit du roman, adopte la posture d'un conteur, son récit prenant les allures d'une légende. L'extrait précédemment cité présente quelques traits distinctifs du conte, avec la formule proverbiale « il était une fois », l'incise « dit-on » comme marqueur d'oralité, ainsi que le complément circonstanciel de lieu « sur une planète étrange » ou encore la proposition relative « et où l'âme était encore immortelle » qui situent la diégèse dans un espace-temps lointain et irréel. Cependant, ce caractère de légende n'empêche pas l'ancrage historique de la scène, à travers la mention d'une date et, quelques lignes plus tard, d'un espace réel, « l'Ouest africain[18] ». Il pose ainsi le contexte de la naissance de Solitude, celui de la traite transatlantique au XVIIIe siècle, et fournit une filiation fictive au personnage, entremêlant histoire et fiction.

II. La solitude intrinsèque de Solitude, figure du rejet et de la marge

Un personnage en dehors de toute communauté

En dépit de la filiation reconstituée de Solitude, c'est un personnage d'exclue que le lecteur découvre dans la seconde partie du roman. Bien vite, elle subit un premier rejet : le départ de sa mère, qui abandonne sa fille sur la plantation pour marronner. Solitude est l'enfant métisse, produit de la violence de l'Histoire : « elle faisait chaque nuit le cauchemar d'un petit homme blanc qui sortait de son ventre, un fouet à la main[19]. » Ce cauchemar récurrent de Bayangumay est une réminiscence traumatique du viol dont elle a été victime sur le bateau négrier, au cours de la traversée. L'image de l'enfant blanc armé d'un fouet sortant d'un ventre noir est le symbole de la rencontre violente entre Noirs et Blancs, et de la méfiance suscitée par le métissage. Le souvenir de cette violence qui lui a été infligée décourage la tendresse de Bayangumay envers sa fille, fruit de ce rapport contraint avec un marin blanc, et explique sa décision de ne pas emporter son enfant dans sa fuite.

Cette séparation infligée à Solitude est fondatrice de l'identité du personnage : « La perte du repère maternel engendre ainsi un trouble psychologique chez le personnage qui se laisse *consciemment* enfermer dans la négation physique et spirituelle de son être[20]. » Cette absence de Solitude à elle-même, qui la caractérise du début à la fin du roman, est la conséquence de l'abandon précoce dont elle est victime. Il est aussi symptomatique de la condition d'esclave dans laquelle elle grandit : elle intériorise très tôt le fait d'être constituée en objet. Rejetée par sa mère, Solitude ne parvient pas à s'intégrer aux diverses communautés qui constituent la société guadeloupéenne, du fait de son métissage qui la situe dans l'interstice des différents groupes raciaux : elle est un de ces « êtres jaunes qui servaient d'intermédiaires entre

---

[17] SCHWARZ-BART, *op. cit.*, 11.
[18] *Ibid*.
[19] *Ibid.*, 51.
[20] PIRIOU, art. cit., 72.

les Noirs et Blancs[21] », cette position permettant à la fois un contact avec les uns et les autres tout en maintenant une distance infranchissable. Ainsi, alors qu'elle s'apprête à rejoindre les marrons, l'un d'eux l'apostrophe avec hostilité : « Qu'est-ce que tu viens faire par ici, espèce de fiente jaune ?[22] ». Loin de lui ouvrir une porte d'entrée vers l'une de ces communautés, cette condition de mulâtresse la rejette à la marge de tous ces groupes, qui la constituent en altérité radicale. Odile Hamot, dans son article « Ombre de Solitude ou l'héroïsme en négatif dans *La Mulâtresse Solitude* d'André Schwarz-Bart », rend bien compte du côté dépersonnalisé, passif, flottant du personnage en manque d'ancrage identitaire[23], qu'illustre la métaphore de la bulle : « Solitude se sentait de plus en plus vide et légère, une simple bulle d'eau, une pellicule traversée de vagues reflets lumineux[24]. » Comme l'affirme Marine Piriou, Solitude, objet d'une marginalisation généralisée, devient le symbole du complexe identitaire caribéen. Incapable de se rattacher à un groupe d'appartenance, elle vit sur le mode du repli intérieur, dans l'incapacité de communiquer pleinement avec autrui, d'où le choix de son nom : « mon nom est Solitude[25]. »

Le marronnage au féminin : l'héroïsme ambigu de Solitude

À partir du sixième chapitre de la seconde partie du roman, Solitude rejoint une communauté marronne, constituée d'esclaves fugitifs vivant en marge de la société coloniale. Alors que la figure de l'homme marron est réhabilitée dans les politiques mémorielles qui glorifient la résistance à l'esclavage, les femmes marronnes restent peu représentées dans l'histoire comme dans la littérature. André Schwarz-Bart propose donc dans son roman plusieurs personnages de fugitives : Bayangumay ou Euphrosine Gellanbé, femmes bossales[26] hantées par le souvenir de leur pays natal, et Solitude, née en Guadeloupe.

La Mulâtresse Solitude illustre les multiples aspects de cette résistance protéiforme qu'est le marronnage : la tentative de reconstituer une culture africaine, contre l'acculturation forcée des esclaves au contact de la civilisation blanche dans la société coloniale, est un exemple de résistance culturelle. Une autre facette de cette résistance est la fuite et la lutte. La communauté marronne rejointe par Solitude, traquée et menacée, doit se défendre. Solitude, devient une meneuse dans ces affrontements contre les chasseurs. Le motif de la résistante qui prend les armes relève d'une féminisation de l'héroïsme, valeur traditionnellement attribuée aux hommes. Cependant, les actes de résistance de Solitude convoquent un héroïsme ambigu, dont l'extrait suivant est un bon exemple :

---

[21] SCHWARZ-BART, *op. cit.*, 51.
[22] *Ibid.*, 97.
[23] HAMOT, 2019, http://journals.openedition.org/etudescaribeennes/15245 .
[24] SCHWARZ-BART, *op. cit.*, 111.
[25] *Ibid.*, 83.
[26] Le Noir bossale est celui qui a vu le jour en Afrique, par opposition au Noir créole né dans les colonies européennes.

> Solitude se jetait au-devant des chiens, des hommes, des fusils, suivie par la négresse Toupie, la négresse Médélices et les trois autres humbles qui avaient toujours obéi. Quand tout était fini, elle découvrait avec étonnement son sabre luisant jusqu'à la garde, ses mains, ses bras teints de sang, et les grands yeux éblouis de ses compagnons. Alors elle pleurait doucement, sans comprendre[27].

L'énumération ternaire « des chiens, des hommes, des fusils » manifeste le courage de Solitude face à l'adversité, et l'évocation de ses compagnons de combat confirme le statut de meneuse qu'elle a acquis. Cependant, la tonalité épique de cette phrase s'évanouit dès la suivante, qui nous présente une femme désorientée. C'est ainsi un héroïsme « en négatif[28] », qu'André Schwarz-Bart attribue à son personnage. La résistance de Solitude, du début jusqu'à la fin de sa vie, semble relever de maladresses, d'erreurs, de hasards plutôt que d'actes conscients et volontaires. Par ailleurs, il est difficile d'envisager Solitude comme une protagoniste du fait de la passivité qui la caractérise tout au long du roman. Il en résulte une forme de non-inscription de ce personnage dans les événements historiques que Solitude traverse, auxquels elle prend part : elle en est une actrice et un témoin ambivalents, dans une présence absente qui fait toute la particularité de cette héroïne. Les protagonistes des œuvres schwarzbartienne sont par ailleurs rarement héroïques, et ce dès *Le Dernier des Justes*. Ainsi, Odile Hamot affirme que « Solitude réinvente l'héroïsme tragique, dans le temps où il ne saurait exister, sans vraiment le comprendre[29] ». Un tel personnage est pourtant considéré de nos jours comme un emblème de la nation guadeloupéenne et un symbole de la résistance des esclavisés.

III. La réhabilitation tardive de l'œuvre littéraire et du personnage historique

La réception de *La Mulâtresse Solitude* : un roman longtemps déconsidéré

Alors qu'André Schwarz-Bart a reçu le prix Goncourt pour son roman *Le Dernier des Justes*, *La Mulâtresse Solitude* ne rencontre pas l'engouement du public. L'œuvre suscite de nombreux débats, comme Simone Schwarz-Bart le rapporte dans *Nous n'avons pas vu passer les jours*. Elle y retrace l'histoire de la réception tumultueuse de l'œuvre et souligne l'incompréhension généralisée à laquelle s'est heurtée l'entreprise de l'écrivain : « ni les siens ni les miens n'ont compris ce qu'André voulait écrire en tissant des liens entre leurs histoires[30]. » Le roman est critiqué par les Juifs qui accusent l'auteur de se détourner de sa propre cause en faisant de la condition noire, plutôt que de la condition juive, le cœur de son roman. Du côté antillais, « les intellectuels proches des indépendantistes ne pouvaient pas accepter qu'un Blanc ait écrit le grand livre de résistance à l'esclavage[31]. » *La Mulâtresse Solitude* ne reçoit donc pas l'accueil espéré, dans le contexte défavorable d'une période de nationalisme radical en Guadeloupe et d'exacerbation du sentiment identitaire aux Antilles. Ce rejet généralisé de l'œuvre

[27] SCHWARZ-BART, *op. cit.*, 125.
[28] HAMOT, art. cit.
[29] *Ibid*.
[30] PLOUGASTEL, SCHWARZ-BART, *op. cit.*, 48.
[31] *Ibid.*, 159.

n'est pas sans rappeler l'exclusion systématique de son héroïne, trop peu blanche aux yeux des Blancs, trop peu noire aux yeux des Noirs.

C'est Simone Schwarz-Bart qui sera témoin de la réhabilitation de l'œuvre de son époux après sa mort, ayant permis la redécouverte de la figure de Solitude jusqu'alors restée dans l'ombre.

> Sa statue s'élève fièrement sur le boulevard des Héros aux Abymes, des rues portent son nom, des écoles, des institutions, des tableaux, des statues, des adaptations théâtrales la célèbrent, les guides touristiques et les sites internet la mentionnent en empruntant les dates et lieux imaginés par l'auteur, et d'autres écrivains s'y réfèrent[32].

Solitude est désormais rendue visible au sein de l'espace public français, en Guadeloupe, mais aussi en métropole : en mai 2022, une statue de bronze à son effigie est installée dans le jardin Solitude, dans le 17e arrondissement de Paris. L'œuvre d'André Schwarz-Bart a ainsi joué un rôle déterminant dans la réhabilitation de cette figure historique. Les éléments fictifs convoqués par l'écrivain pour inventer les épisodes manquants de la vie de Solitude sont au service de cette redécouverte, loin de s'opposer à la vérité que permet de faire émerger la démarche historienne. La mise en valeur de la figure de Solitude grâce au roman d'André Schwarz-Bart est un exemple du « pouvoir de naturalisation de la littérature[33] » évoqué par Judith Lyon-Caen et Dinah Ribard qui soulignent dans *L'Historien et la littérature* la capacité de la littérature à « façonn[er] et diffus[er][34] » certaines réalités.

Solitude, symbole de résistance et emblème de l'histoire guadeloupéenne

Le roman d'André Schwarz-Bart n'a pas seulement contribué à l'émergence d'une figure historique oubliée ; il a fourni à la communauté des descendants d'esclavisés un symbole de la lutte contre l'esclavage. L'approche littéraire du personnage que propose l'auteur permet de constituer Solitude en individu doté d'un passé et d'une intériorité, donnant un visage aux victimes anonymisées et déshumanisées de l'esclavage. La mise en lumière de Solitude répond donc à une exigence de réparation que prétend ici assumer la littérature : reconnaître le rôle joué par les femmes esclavisées dans l'histoire pour remédier à leur absence au sein du discours historiographique officiel. Dans le contexte d'une résurgence de la mémoire de la colonisation qui invite à penser et commémorer autrement ce passé à partir des années 1990, la figure du rebelle, qu'il soit fugitif ou insurgé, gagne en visibilité. Solitude est alors hissée au rang d'héroïne aux côtés de Louis Delgrès, chef de l'insurrection, héros de la résistance et figure masculine traditionnelle de l'insurgé aux côtés duquel elle a lutté en mai 1802 à Matouba. Ainsi les invisibilisées de l'histoire de

[32] *Ibid.*, 162.
[33] LYON-CAEN, RIBARD, 2010, 6.
[34] *Ibid.*, 8.

la lutte contre l'esclavage, femmes noires et femmes marronnes, sont enfin représentées[35].

À travers son personnage, André Schwarz-Bart explore plusieurs formes de résistance à l'esclavage que les femmes esclavisées se sont aussi appropriées, dont le marronnage par fuite dans les montagnes et la participation aux combats ne sont que les formes les plus évidentes. Le récit de la jeunesse du Solitude, lorsqu'elle travaille dans la maison de ses maîtres, met en évidence les résistances ordinaires pratiquées au quotidien par les esclaves domestiques, parmi lesquelles une stratégie de résistance peu documentée, décrite par James C. Scott dans son ouvrage *La Domination et les arts de la résistance* : la soumission feinte[36]. L'esclavisé fait preuve de docilité envers ses maîtres pour éviter tout châtiment et endormir leur méfiance, mais en couvant secrètement certains sentiments ou projets (de vengeance, de fuite). Solitude, en apparence si obéissante, n'en cache pas moins une vive aspiration à la liberté. Finalement, à travers cette résistance ambiguë d'un personnage qui paraît se soumettre de bonne grâce, ce sont les esclavisées ordinaires, bien souvent invisibles dans les discours officiels, qu'André Schwarz-Bart représente. Cependant, si elle incarne les esclaves et marronnes anonymes, c'est par sa lutte aux côtés des insurgés que Solitude se démarque et devient par la suite une héroïne nationale. Simone Schwarz-Bart met bien en évidence la capacité de la figure de Solitude à représenter le peuple guadeloupéen, dans un glissement de l'individuel vers le collectif : « *La Mulâtresse Solitude* est l'épopée d'une femme, d'une île, d'un peuple lancé dans son combat pour la liberté[37]. » La figure de Solitude, par sa double ascendance européenne et africaine, transcende finalement les oppositions entre les différentes composantes de cette nation guadeloupéenne pour réunir descendants d'esclavagistes et descendants d'esclavisés.

Cette figure historique longtemps marginalisée est aujourd'hui « revendiquée par tous à la Guadeloupe[38] ». Cette réappropriation d'une figure de la lutte contre l'esclavage semble découler du manque d'histoire dont souffrent les Antillais du fait de l'injonction à l'oubli et au refoulement du passé esclavagiste, un discours officiel amnésique s'étant imposé comme vérité historique au détriment de la reconnaissance du vécu traumatique des esclavisés[39]. Le personnage de Solitude inconsciente des événements politiques qu'elle traverse semble par ailleurs incarner ce refoulement du traumatisme de l'esclavage. Lorsque l'histoire émerge enfin, c'est un discours qui corrobore la perspective des colonisateurs et tait l'expérience des esclavisés. Dans *Le Discours antillais*, Édouard Glissant dénonce l'imposition aux Antillais de cette histoire officielle unique qui permet à la métropole d'affermir sa domination[40]. Ainsi, ceux qui ont été victimes de l'esclavage sont par la suite oubliés et niés par le discours dominant,

---

[35] Il est significatif que l'ouvrage d'Arlette Gautier publié en 2010, portant sur la situation des femmes aux Antilles et en particulier des femmes racisées esclavisées, soit intitulé « Les sœurs de Solitude ».
[36] Cf. SCOTT, 1992.
[37] PLOUGASTEL, SCHWARZ-BART, *op. cit.*, 158.
[38] *Ibid.*, 162.
[39] VERGES, 2006.
[40] GLISSANT, 1997.

l'entreprise de déshumanisation des esclavisés et par extension de leurs descendants se perpétuant à travers le temps. C'est donc une double violence qui est infligée aux Antillais par ce silence jeté sur leur passé, ce pourquoi Édouard Glissant les incite à élaborer par eux-mêmes une histoire de leur propre vécu. L'écriture de *La Mulâtresse Solitude* est une tentative de réponse à ce vide dans l'histoire antillaise. Comme l'affirme Paul Ricoeur dans *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, c'est l'identité elle-même qui est affectée par les blessures de la mémoire collective due à la violence intrinsèque de l'histoire[41]. En cela, de telles entreprises de réhabilitation du passé constituent un véritable enjeu pour la communauté antillaise. Lorsque c'est une figure de mulâtresse qui se voit bientôt érigée en symbole fédérateur, il semble que la nation guadeloupéenne reconnaît le métissage comme un élément constitutif de son identité.

Tandis que le roman d'André Schwarz-Bart occupe une place intermédiaire entre plusieurs peuples et littératures, le personnage historique de Solitude, femme, noire, Antillaise, fait longtemps l'objet d'une marginalisation multifactorielle. L'écrivain problématise cette marginalisation à travers une figure de mulâtresse, rejetée de tous en raison de son métissage. Figure marronne, elle incarne de manière ambiguë les résistances les plus ordinaires et les plus héroïques, encore largement invisibilisées, des femmes esclavisées. Tout comme le personnage se voit finalement hissé au rang d'héroïne, le roman est réhabilité après la mort de l'auteur, et Solitude trouve sa place dans la mémoire guadeloupéenne. Mais l'auteur lui-même ne bénéficie pas vraiment de cette revalorisation, demeurant effacé derrière son personnage, et reste principalement connu pour son premier roman, *Le Dernier des Justes*, que la thèse de Francine Kaufmann en 1976 contribue à faire redécouvrir.

Le parallèle dressé par André-Schwarz-Bart entre histoire noire et histoire juive étend la portée symbolique de la résistance de Solitude[42]. Loin d'affirmer une identité entre Juifs et Antillais, deux peuples opprimés et résistants victimes d'entreprises génocidaires, il jette un pont, celui de la compassion, entre leurs histoires respectives. Si la marge se présente de prime abord comme un espace d'exclusion, elle devient à travers la littérature un motif fécond, qui encourage à tisser des liens entre les peuples et les histoires.

---

[41] RICOEUR, 2000, 96.

[42] KAUFMANN, 2008, https://www.cairn.info/revue-pardes-2008-1-page-135.htm, PIRIOU, art. cit., et BRODSKI, 1993, https://www.jstor.org/stable/2930095 .

Bibliographie

ABRAHAM M., PINEAU G., (1998), *Femmes des Antilles. Traces et voix. Cent cinquante ans après l'abolition de l'esclavage*, Paris, Stock.

BRODZKI B., (1993), « Nomadism and the Textualization of Memory in André Schwarz-Bart's *La Mulâtresse Solitude* », *Yale French Studies*, n° 83, vol. 2, p. 213-230. URL : https://www.jstor.org/stable/2930095.

COTTIAS M., (2021), « Résistance des victimes », *in* CHEB SUN M. (dir.), *L'Histoire de l'esclavage et de la traite négrière. 10 nouvelles approches*, Paris, Librio, p. 19-27.

GAUTIER A., (2010), *Les Sœurs de Solitude : Femmes et esclavage aux Antilles du XVIIe au XIXe siècle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes. URL : https://books.openedition.org/pur/128424?format=toc.

GLISSANT E., (1997), *Le Discours antillais*, Paris, Gallimard.

HAMOT O., (2019), « Ombre de Solitude ou l'héroïsme en négatif dans *La Mulâtresse Solitude* d'André Schwarz-Bart », *Études caribéennes*, n° 3. URL : http://journals.openedition.org/etudescaribeennes/15245 .

KAUFMANN F., (2008), « L'œuvre juive et l'œuvre noire d'André Schwarz-Bart », *Pardès*, n° 44, vol. 1. URL : https://www.cairn.info/revue-pardes-2008-1-page-135.htm.

LYON-CAEN J., RIBARD D., (2010), *L'Historien et la littérature*, Paris, La Découverte, coll. « Repères ».

NICOLAS T., (2009), « À la poursuite du patrimoine », *EchoGéo*, Sur le Vif. URL : https://journals.openedition.org/echogeo/11300 .

NOËL F., (2024), *Dix questions sur les féminismes noirs*, Montreuil, Libertalia, coll. « Dix questions ».

PIRIOU M., (2011), « D'un Je à l'Autre ou le double-entendre historique dans "La Mulâtresse Solitude" », *Nouvelles Études Francophones*, n° 1, vol. 26, p. 63-80. URL : https://www.jstor.org/stable/41445088.

RICOEUR P., (2000), *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, coll. « L'ordre philosophique ».

RIEUCAU J., (2022), « Noms de rue et mémoires en conflit : controverses liées aux odonymes coloniaux dans l'espace public urbain en France », *Géoconfluences*, Acteurs et espaces du patrimoine. URL : https://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/dossiers-thematiques/patrimoine/articles/odonymie-et-controverses.

ROVERA C., (2021), « La femme Solitude de Guadeloupe », *Continents manuscrits*, n° 16. URL : http://journals.openedition.org/coma/6673 .

SCHWARZ-BART A., (1972), *La mulâtresse Solitude*, Paris, Seuil, coll. « Points ».

PLOUGASTEL Y., SCHWARZ-BART S., (2019), *Nous n'avons pas vu passer les jours*, Paris, Grasset & Frasquelle.

SCOTT J. C., (1992), *La Domination et les arts de la résistance. Fragments du discours subalterne*, traduit de l'anglais par Olivier Ruchet, Paris, Éditions Amsterdam.

SIMASOTCHI-BRONÈS F., (2013), « Littératures francophones et esclavage transatlantique », *Diasporas*, n° 21, p. 196-214. URL : https://journals.openedition.org/diasporas/282.

VERGÈS F., (2006), *La Mémoire enchaînée. Questions sur l'esclavage*, Paris, Albin Michel.

—, (2021), « La lutte contre l'esclavage : le rôle des femmes », *in* CHEB SUN M. (dir.), *L'Histoire de l'esclavage et de la traite négrière. 10 nouvelles approches,* Paris, Librio.

, p. 28-35.